

XYZ. La revue de la nouvelle

Cycle pub
Webworld

Nicolas Tremblay



Numéro 78, été 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3446ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, N. (2004). Cycle pub : webworld. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (78), 69–76.

Cycle pub

Nicolas Tremblay

Le Cycle pub est l'histoire d'un homme nouveau et moderne. Une série de dix nouvelles qui dévoile sa pathétique nudité, son insignifiance qui lui colle à la peau comme un vêtement usé. Entre deux respirations, cet homme s'abreuve au sens désincarné d'une publicité qui le phagocyte. Passif, amorphe, il se regarde dépérir; ses rêves lui sont fournis par une boîte d'images électriques occupée à ronger son squelette. Il ne sait pas que ce qui lui procure sa joie morbide est à l'origine de sa propre dégénérescence vers un état premier et larvaire.

«Webworld» est la quatrième nouvelle du cycle à paraître dans XYZ. La revue de la nouvelle.

Webworld

L'homme supra-moderne a relativisé le concept de conscience individuelle. Il a démontré qu'il est possible de prolonger son corps et de le soustraire à sa seule volonté limitative.

Kakouriss

Francis Tchernov doit régulièrement désinfecter ses plaies. Il s'impose cette discipline, car un manque d'hygiène trop prononcé risquerait, à cause d'une infection perturbatrice, de nuire à ses performances. Il va d'abord sous la douche. L'eau qui sort des tuyaux rouillés et garnis de champignons dégage une odeur d'œufs pourris. Elle s'écoule du pommeau par saccades, mollement, comme si on puisait à même les réserves du dernier des lacs au sein d'une terre aride et sèche. Comme s'il s'agissait des quelques rares millilitres d'une eau boueuse et stagnante, saturée d'algues et de plancton. Tchernov se savonne vite à l'aide d'un pain de graisse de phoque. Le plancher de la cabine est très

glissant. Le drain, depuis longtemps bouché, avale l'eau lentement et laisse s'accumuler une espèce de soupe froide aux pieds de Tchernov. Quelquefois, un filet d'air s'échappe du dépôt liquide grumeleux et crée à sa surface une bulle huileuse qui, lorsqu'elle éclate, exhale un souffle putride et nauséabond de fond d'entrailles. Quand on ferme finalement le robinet, on entend longtemps encore cette musique de déglutition, en plus de la plainte aiguë des tuyaux en phase terminale. Une mousse verte et spongieuse, qui parasite les parois humides de la cabine, absorbe l'eau malodorante. Cette activité d'incorporation produit un bruit de succion auquel se mélange le rythme du frétillement des insectes qui jonchent l'appartement, à la recherche d'un coin sombre pour y semer leur progéniture larvaire.

Après la douche, les plaies de Tchernov (une à la nuque, une à la colonne vertébrale au bas du dos, une à chaque poignet et à chaque cheville) doivent être enduites d'une crème lubrifiante. Les petits orifices rosés et lustrés, en forme de lèvres vaginales, qui donnent l'impression de multiples bouches racoleuses, se mettent à clignoter. Des membranes de peau s'ouvrent et se referment alternativement. Les plaies s'activent, mues par une habitude pulsionnelle. Le lubrifiant permet de les préserver d'un quelconque assèchement du derme qui générerait leur éveil et leur routine d'aspiration du vide en provoquant, par exemple, des fissures sanguinolentes ou des bulbes galeux sur leur zone de frottement. Pour remplir leur fonction, les plaies doivent demeurer souples et élastiques; en étant capables d'adhérer avec fermeté et étanchéité à un corps étranger qui les pénètre, sans provoquer aucune sensation de douleur ou d'irritation, elles assurent à Tchernov la possibilité d'intégrer à son métabolisme, de manière tout à fait harmonieuse, d'autres pans de réalité.

Les plaies sont apparues sur le corps de Tchernov un jour qu'il s'affairait à métamorphoser la structure non métissée, non hybride, de son ordinateur. Le boîtier entrouvert exhibait un circuit de puces électroniques et de fils atones, des sortes de synapses d'une nature froide et métallique. Tchernov, qui connaissait très bien l'anatomie des animaux, s'était mis à joindre au corps de

l'ordinateur des parties de rats morts (cerveaux, cœurs, poumons et veines, encore chauds et gorgés de sang frais). La greffe d'une matière organique à une matière inorganique, dépourvue de sensations primitives communes aux espèces animales, constituait une tentative scientifique d'union entre la machine et la chair, entre l'intelligence artificielle et l'Éros. Il fallait, lors de l'opération, contrôler les fuites du liquide bleu électrique, jaillissant des fils sectionnés de l'ordinateur, empêcher qu'il rencontre les organes des rats; un choc prématuré aurait risqué d'accélérer le processus de putréfaction ou de rejet des parties vitales. Les doigts de Tchernov devaient fouiller le métal, extraire les pièces usées et inaptées à l'évolution de la machine pour y substituer une veine, un cœur, un cerveau. L'affaire demandait beaucoup plus de patience que de savoir. Tchernov sentait la fatigue gagner son corps. Son dos, arqué au-dessus de la machine depuis plusieurs heures, l'élançait, des crampes aux doigts gênaient sa dextérité. Mais il avait confiance dans le haut degré d'adaptabilité de l'ordinateur qui pourrait corriger une mauvaise manœuvre, due à son manque croissant de vigueur et de concentration. On avait rendu les ordinateurs, depuis déjà quelques générations, capables de réagir aux conditions et aux éléments extérieurs nuisibles à leur constitution. Certains se préservaient de l'humidité en redirigeant la chaleur dégagée par la mise en marche vers l'ensemble de leurs constituants, périphériques compris; d'autres encore régénéraient des pièces défectueuses, brisées par accident ou usées à cause d'une trop longue utilisation, en puisant dans une réserve de matière plastique inerte qu'un micro-ordinateur, intégré comme une poupée gigogne à l'ordinateur-mère, transformait en imitant la constitution du morceau désuet. Toutefois, malgré les progrès technologiques, l'intelligence artificielle n'arrivait pas encore à dépasser les limites imposées par sa programmation et sa genèse. Il lui fallait du vivant pour atteindre un degré plus élevé d'évolution et pour dépasser le potentiel de départ que son créateur hominien lui avait donné.

Tchernov ne s'attendait évidemment pas à une réaction si rapide de la part du mécanisme électronique. Sitôt après qu'il eut

fermé le boîtier de l'ordinateur, avant même qu'il ait pu essuyer le sang poisseux des organes de rats sur ses mains, les fils électriques et les câbles se débranchèrent à leur extrémité et se mirent à fouetter l'air. Des crocs préhensiles semblaient pousser à chacun des embouts, ce qui conférait à la machine une série de pattes longues et molles comme le corps invertébré d'un serpent, ou une chevelure de Gorgone moderne à la recherche d'une proie à pétrifier. Tchernov sentit d'abord un déchirement à sa nuque, puis à d'autres endroits sur son corps. Au même instant, l'écran du moniteur explosa et lui projeta au visage de nombreux éclats de verre et un souffle chaud de métal brûlé. Cette distraction empêcha Tchernov d'éviter l'offensive des fils qui, brusquement et avec l'instinct de prédateurs affamés, s'agrippèrent à ses plaies en y plantant leurs crocs en profondeur, en y fouillant si loin qu'on aurait dit qu'ils désiraient le vider de tout son suc d'un seul coup. Sa vue se brouilla sur-le-champ et son corps, pris de secousses, chut sur le sol. Tchernov ne se rappelle maintenant plus sa première communion avec la machine ; il faut dire qu'ils ont désormais des communications moins violentes et plus propices à des échanges matures et équilibrés. Sa mémoire n'aurait retenu qu'une image bien pénible d'ailleurs, s'il eut fallu qu'il s'en souvienne. La scène présentait un homme à plat ventre sur le sol, la tête de côté, les yeux révulsés et la mâchoire ouverte, un filet de salive translucide en tombait et créait un pont liquide entre sa bouche et le plancher où reposait un petit lac de sang, alimenté par la blessure à sa nuque. La machine, revêtue d'une peau aux poils duveteux de la couleur de ceux d'un kiwi, était montée sur le dos de Tchernov inconscient, ses pattes tentaculaires, accrochées à ses plaies, drainaient non pas son sang, par un quelconque acte rudimentaire de vampirisme, mais plutôt son essence immatérielle, l'imaginaire produit par sa psyché inventive, soumise à des fantasmes et à des illusions qui pervertissent le réel. Alors qu'on lui soutirait cette part de lui-même, la tête de Tchernov, mouillée de transpiration, était prise de spasmes répétés, comme ceux qui saisissent le cerveau d'un épileptique en crise, et, à bien y regarder, on apercevait, à tour de rôle, les con-

tractions et les dilatations de son crâne, dont on aurait dit qu'il était revenu à son enfance cartilagineuse. La machine émettait, pendant ce temps, des bruits de digestion, des gargouillements, et des fuites de gaz s'échappaient sous elle, en sifflant, de même qu'un liquide brunâtre très odorant et une mixture douteuse, composée d'un jus gluant et tiède qui charriait des pièces métalliques tordues, presque désagrégées.

Pour se mouvoir dans l'appartement de Tchernov, un minuscule trois pièces, il faut dorénavant se pencher, tendre les bras vers l'avant pour se frayer un passage ou ramper en avançant sur les coudes et les rotules. Une faune disgracieuse et surabondante a d'abord émergé du plafond moisi par l'humidité et par les fuites d'eaux usées des tuyaux, qui transportent des poils, des cheveux, des excréments, de la nourriture en décomposition et des restes de détergent chimique. Plusieurs couches de champignons ont poussé au travers d'une espèce de lichen verdâtre et râpeux qui se propage du plafond jusqu'aux murs et va jusqu'à s'infiltrer entre les lattes du plancher de bois, gonflées et moites. Il s'est mis à croître sur cette surface d'autres espèces végétales aux ramifications complexes, avaleuses d'espace. Certains champignons, par exemple, sujets à d'étranges mutations probablement provoquées par les produits chimiques qui suintent de la tuyauterie rouillée, ont vu leur bulbe se fendre pour laisser sortir une vapeur dense, puis un corps ligneux et grimpant à partir duquel éclosent des bourgeons à feuilles aux formes diverses, d'un gris cendré fade et terne, le genre de gris qui pend au bout d'un mégot de cigarette froide et rabougrie, morte depuis longtemps. Si on regarde de très près la végétation luxuriante de l'appartement de Tchernov, on aperçoit de multiples insectes grouillants à la carapace noire et luisante qui, lorsqu'on les écrase avec le pouce, émettent un bruit sec de croustilles broyées. D'autres, plus longilignes, tels des vers ou des chenilles, circulent entre les excroissances et les renflements des murs parasités, pondent, ici et là, des milliers d'œufs d'une substance collante et visqueuse. Des tiges feuillues, des lianes, traversent le salon de part en part, leurs fruits pourrissent rapidement, s'écraouillent lourdement

au sol et créent des flaques glissantes sur lesquelles s'agglutinent des mouches bourdonnantes. Le bureau de Tchernov, devant la fenêtre du salon (qui donne sur le mur de briques d'un immeuble désaffecté), se fond dans cet environnement; les plantes grimpent sur la table, les tiroirs regorgent de blattes. La carcasse du moniteur dont l'écran a explosé sert de niche à une famille de rats. L'ordinateur émet un bruit constant de criquet, et le sang qui circule dans ses circuits lui donne, sous son poil clairsemé, une teinte rosée.

Des toilettes à l'ordinateur, Tchernov rampe. Ses doigts serrent le tapis végétal, qui dégage des relents de crottin, de la mousse reste prise sous ses ongles et s'infiltré progressivement dans les pores de sa peau. Par moments, il doit relever la tête afin de s'assurer qu'une araignée venimeuse ne descend pas de son fil pour aboutir sur son crâne dégarni, où naissent à peine quelques cheveux au sein de multiples bosses bleuâtres. Son corps imberbe reluit, la graisse de phoque qui le recouvre l'aide à glisser sur les aspérités du plancher, à ne pas se blesser contre les ronces ou les souches. Malgré cet enduit de protection huileux, des brindilles se mêlent à sa sueur, des insectes recherchent ses différents orifices à cause de la chaleur et de l'humidité qu'ils dégagent et qui favorisent l'éclosion des œufs. Des feuilles mortes collent à ses aisselles et au creux de ses hanches, et finissent par former une croûte grisâtre très adhérente. Les coudes et les rotules de Tchernov, qui s'assèchent rapidement, se mettent souvent à craqueler puis à saigner au cours de ses déplacements. De l'évier de la cuisine, où il s'est formé une petite mare boueuse, des sangsues, flairant l'appel de leur subsistance, s'aventurent jusqu'au salon et se cramponnent à ces parties spécifiques de l'anatomie de Tchernov. Sa charpente squelettique, très menue, se meut irrégulièrement, par secousses. Ses épaules manquent souvent de se déboîter, comme ses fémurs de se décoller de ses hanches. Quand Tchernov, parvenu à son bureau, se branche à son ordinateur, ses muscles entrent dans une longue période d'inactivité, ce qui contribue à accentuer leur atrophie. Tout l'être de Tchernov fond, pour ainsi dire, dans le contenu magmatique de

son appartement. Son corps s'exprime à travers la machine qui s'adapte à cet univers biologique proliférant, une sorte de monde chaotique et complexe où même le sens dégénère, comme emporté par un mouvement de déliquescence généralisée.

L'ordinateur qui, depuis sa métamorphose, a une forme plutôt ovale est stabilisé au sol par un pied naturel, un nid de petites branches mortes et séchées assemblées par une colonie de termites. Quand ses fils sont plantés dans les plaies de Tchernov, sa peau mi-synthétique, mi-organique exsude un liquide blanc, inodore et très consistant. Son mécanisme hybride émet un son qui rappelle celui d'une matière pâteuse en ébullition et qui se mêle aux râles et aux plaintes lancinantes de la gorge de Tchernov, qui a de l'écume amassée en paquet aux coins des lèvres. Les plaies, les zones érogènes de la nouvelle constitution du locataire, font des bruits de pets foireux. Tchernov, à plat ventre sur le plancher du salon, complètement immobile, a, dans ces moments de grâce, l'esprit vapoureux d'un fumeur d'opium. Il voit, sur la peau de ses paupières fermées, un réseau de veines miniatures qui altère une noirceur opaque, comme une constellation d'étoiles troue le ciel pendant la nuit. Puis l'image s'éclaircit peu à peu, sa zone de projection devient rectangulaire, tel un écran. On y discerne progressivement un paysage glauque de centre urbain déserté. Un vent en tourbillon soulève une poussière dense ainsi que des journaux jaunis qui bondissent sur les trottoirs. Une feuille s'arrête contre une borne-fontaine; un président de l'ancien empire étasunien s'inquiétant de l'état du marché boursier défraie la manchette. Le papier poursuit son envolée avant d'aller s'écraser dans la vitrine d'une boucherie, remplie de squelettes d'animaux entièrement dépourvus de chair, son comptoir n'offrant à sa clientèle fantomatique que des côtes, des crânes et des tibias. Un petit filet d'eau brunâtre ruisselle dans le caniveau et contourne le cadavre d'un rat mort, les pattes en l'air, le corps en putréfaction. Cet écoulement termine sa course dans la bouche d'un égout qui commence à déborder, laissant s'accumuler une matière boueuse sur laquelle flottent quelques mégots de cigarettes et quelques prospectus faisant la

promotion d'un parfum pour femmes. En plein milieu du boulevard s'est écrasé un panneau publicitaire qui a fauché la carcasse métallique d'un autobus. Le panneau présente une fille en bikini qui sirote avec une paille une liqueur à base de cola dans une canette. Derrière elle, il y a un décor surréaliste, d'une ère quasi antédiluvienne, où des palmiers projettent leur ombre sur le sable fin d'une plage, comme celui des vieux films hollywoodiens.